



BULLETIN INTÉRIEUR DE L'AMICALE DES DÉPORTÉS ET FAMILLES DE MAUTHAUSEN
31, Boulevard Saint-Germain - 75005 PARIS - Tél : 01 43 26 54 51 - Fax : 01 43 29 53 01 - C.C.P. Paris 5331-73 S

5-10 MAI 2000
VOYAGE SOUVENIR ET CONGRÈS
A MAUTHAUSEN

Avril 1945, déjà l'Orchestre Philharmonique de Vienne

Pourquoi un titre anecdotique à cet éditorial alors qu'il y a matière à réfléchir ?

A nos yeux, la situation en Autriche est si grave, qu'il ne peut être question pour nous de rester passifs. Dénoncer la présence du parti dit « libéral » au gouvernement ? Oui, de toutes nos forces ! Juger sévèrement socialistes et conservateurs incapables de s'entendre pour gouverner « sérieusement » l'Autriche ? Bien sûr. Mais au delà, que faire ?

D'abord assurer le peuple autrichien de toute notre sympathie. Ensuite, de sang froid, analyser clairement la situation.

En 1933, personne n'avait osé dire quoi que ce soit aux Allemands face à Hitler. Cette fois-ci l'opinion mondiale et les gouvernements se sont manifestés, les Autrichiens entendront, il faut l'espérer. Mais s'il faut souligner les erreurs et les fautes, il faut « encaisser » les difficultés et les malheurs résultant du libre jeu démocratique. Et ne pas dénoncer « la démocratie » puisque c'est pour la liberté que nous avons combattu et que nos amis sont morts.

Alors, rester vigilants, signifier ostensiblement notre désapprobation, juger aux actes et agir ensuite en conséquence. A l'heure où j'écris cet éditorial, tout est possible en mal ou peut-être en bien. Donc attendre - mais le moins longtemps possible.

Et pour meubler cette attente, je voudrais vous citer le message de Charles Fichter, un de nos plus anciens vice-présidents :

Etudiant en théologie protestante, alsacien réfugié en zone libre, résistant arrêté à Rennes, déporté à MAUTHAUSEN en avril 1944, ancien du kommando de VIENNE SCHWECHAT, il s'est « évadé sur place » au moment de l'évacuation de l'usine ; il a vécu clandestinement à Vienne et, le 28 avril 1945, il a assisté au concert donné par l'Orchestre Philharmonique pour saluer l'arrivée des Forces soviétiques.

Il ne dit pas si la IX^e symphonie était au programme...

Pierre SAINT-MACARY

Président

Communiqué de la réunion le 10 février 2000 à Paris des Présidents des Comités internationaux des camps de concentration nazis au siège de l'Amicale française des anciens déportés au camp de Mauthausen

Réunis à Paris le 10 février 2000, les Présidents des comités internationaux des camps de concentration nazis, en mémoire des milliers de camarades morts sous le joug hitlérien et par solidarité avec les survivants demeurant en Autriche, appellent tous les démocrates européens à une vigilance décuplée face à des menaces réelles.

Elles sont porteuses de dangers, en dehors aussi des frontières de l'Autriche pour des raisons historiques et politiques, ils savent que la France elle-même n'est pas à l'abri d'inquiétantes dérives.

L'esprit de la Résistance est plus que jamais à l'ordre du jour.

Comités internationaux d'Auschwitz-Birkenau, Buchenwald-Dora, Dachau, Dora-Mittlebau, Mauthausen, Neuengamme, Ravensbrück et Sachsenhausen.

A MAUTHAUSEN, LE 6 OCTOBRE 1999

LE VOYAGE D'ÉTUDE DES PROFESSEURS D'HISTOIRE

une journée rude et bienfaisante

Au petit matin, à Roissy, visages tendus et groupe fébrile, il était manifeste que la dure perspective de la journée occupait tous les esprits. Pour les anciens Déportés, en plus des fatigues à affronter, c'est l'effort de revenir une fois encore au Camp, et la responsabilité d'une opération lourde (1) dont, même la huitième fois, le défi demeure entier. Pour les enseignants en Histoire, accompagnés cette année de Monsieur Laurent Wirth, Inspecteur général, - 114 participants ès-qualité, venus de tous horizons -, la première difficulté, ne l'oublions pas, avait été de faire prévaloir leur volonté auprès de leurs chefs d'établissement, tandis que les directives du Ministère de l'Education nationale n'inclinent pas ces derniers, aujourd'hui, à accueillir favorablement ce qui ne s'inscrit pas dans le strict déroulement des cours, de convaincre que, décidément non, ce jour passé en Autriche ne serait pas du temps volé à l'enseignement de l'Histoire et de l'Education civique. Pourtant certains, pour n'avoir pas pu déplacer leurs cours, avaient dû renoncer. Et puis, ce voyage d'étude, au-delà de l'enquête sur site, allait être aussi, chacun en était conscient, une expérience humaine exigeante et intense, de celles où l'on ne s'engage pas à demi ; cependant, dès le lendemain matin, à Bordeaux, Brive, Chartres ou Nancy, il faudrait reprendre le fil des tâches quotidiennes.

A Linz, jour blafard et brume fraîche, l'Autriche où nous posons le pied et que nous traversons à la hâte, de laquelle maint participant eût volontiers guetté un signe de bienvenue, est bien éloignée des images colportées par l'opérette et le tourisme : ce sont les reliefs d'un triste lendemain de fête démocratique qui retiennent l'attention de beaucoup, un paysage semé d'affiches de la toute récente campagne électorale qui vient de se conclure par la lourde percée du FPÖ, lequel prétend désormais au pouvoir.

Le Danube franchi à St-Georgen, le détour par la gare de Mauthausen - où arrivèrent tous les Déportés ou presque - constitue la première étape de notre journée. Puis, contournant par la voie de berge les ocres si baroques du village, nous voici bientôt à la porte du Camp, encadrée des deux miradors. Aux côtés de P. Saint-Macary et J. Gavard, pour accueillir et guider les participants depuis ce seuil symbolique, sont présents : Marie-Jo Chombart de Lauwe, Pierre-Serge Choumoff, Bernard Cognet, Mariano Constante, Roger Gouffault, Jaroslaw Kruzynski, Jean Laffitte, Pierre Laidet, Paul Le Caer, Bernard Maingot, Jean Mansching, Georges Marcou, Jean-Baptiste Mathieu, Ernest Vinurel. De l'Amicale aussi, quelques non Déportés, parmi lesquels Jean-Marie de Bazelaire, Secrétaire général, et Michelle Rousseau-Rambaud, vice-Présidente.

La journée se déroule alors selon le dispositif désormais éprouvé, qui nous semble avoir montré son efficacité, en particulier par le rythme qu'il impose à tous, la diversité des approches qu'il permet, et les contacts humains qu'il suscite, forcément limités mais intenses et authentiques. Matinée éclatée en petits groupes, qui se succèdent à des pôles-clés du Camp : l'administration ; les douches ; les baraques ; la quarantaine ; le bunker. L'après-midi est consacré à l'évocation du travail à la Carrière, du camp des femmes, du camp des malades ; deux courtes cérémonies ont lieu aux monuments français et espagnol ; halte didactique (pour la première fois) au monument de l'ex-RDA, statuaire et mots de B. Brecht. Brefs (trop brefs, bien sûr) échanges en fin d'après-midi, auxquels participe, comme chaque année, un représentant du Ministère autrichien de l'Intérieur, responsable du site, aux propos cette année sibyllins,

entravés (il en convient) par la conjoncture politique. Retour à Linz après détour vers le village de Gusen, pour entrevoir quelques traces du Camp. Et c'est l'avion du retour.

Comment savoir ce que vaut cette journée ? En d'autres termes, conviendra-t-il, si nous le pouvons, d'en renouveler l'expérience ? Peut-on estimer l'apport d'une telle journée à l'aune de son coût financier ? Et à celle des mots de gratitude qu'elle suscite, est-ce plus raisonnable ? Plus concrètement, la découverte du site l'emporte-t-elle sur la force des témoignages - ou, si c'est l'inverse, témoigner dispenserait-il du déplacement sur site ? Les professeurs d'Histoire de l'enseignement secondaire sont-ils nos interlocuteurs naturels, les mieux placés pour recevoir ce legs que l'Amicale a pour mission de confier ? Enfin, quand bien même l'expérience du passé serait transmissible, la leçon en sera-t-elle tirée ?

A ces questions, il n'est bien sûr pas de réponse qui n'implique un pari sur l'homme. C'est pourquoi nous les avons posées, ce 6 octobre, de façon plus directe et plus insistante. Auparavant, nous guettions les lettres de ceux qui voudraient bien nous faire part de ce qu'ils pensaient avoir retiré de leur voyage ; cette fois, nous nous sommes permis de le leur demander, dans un questionnaire remis à chacun dans l'avion du retour. Nos questions portaient sur la perception du camp ; sur la conception et le déroulement de la journée ; sur la validité de cette démarche, pour des enseignants. Cinquante-six réponses nous sont revenues, plus ou moins disertes ou laconiques, presque toutes attestant un travail approfondi, dépassant largement les propos convenus. En voici l'essentiel :

Le site :

• ce qui témoigne le mieux ?

La Carrière, le bunker, les douches, la chambre à gaz.

• ce qui témoigne le moins ?

Les baraques, la place d'appel.

• des aménagements didactiques sont-ils souhaitables ?

Non. Mais certains sont sans doute inévitables. Des bornes audio, ou des audioguides ?

Au Musée, l'absence de textes en d'autres langues que l'allemand est fréquemment déplorée.

Les témoignages

— Irremplaçables. Plus que la découverte des lieux, ils sont la justification du voyage. Pour l'un des participants, c'est au point de mettre en question la nécessité du voyage. La diversité des paroles est apparue à tous comme un outil d'une force inégalable.

— De très nombreux participants se sont dits frappés par le scrupule des Déportés de ne témoigner que de ce qu'ils ont eux-mêmes vu et vécu. L'un écrit à ce propos que les Déportés-témoins ont été « modestes et admirables ».

(1) Madame la Ministre déléguée auprès du Ministre de l'Education Nationale nous fait l'honneur de reconnaître que notre projet « participe du devoir de mémoire si important à transmettre ». Toutefois, par le même courrier, la contribution financière que le Ministère apporte à sa réalisation se voit réduite à la somme de 60000F.

**• au retour, des questions non posées ?
des questions sans réponses**

– Les participants ont reçu les réponses à leurs questions, et ont trouvé des témoins toujours disponibles et prêts à des réponses précises. Mais en réalité, beaucoup de questions viennent après ; c'est pourquoi un tel voyage requiert, si court soit-il, un temps pour questionner, et implique qu'on garde contact.

Un exemple de question (évidemment incongrue) qui, venue trop tard, est restée sans réponse : à quoi servaient les câbles, à la Carrière ?

Le groupe :

• un facteur plutôt gênant ou favorisant l'expérience de cette journée ?

– nul n'a jugé le groupe gênant ; la moitié des réponses l'évoque comme ayant favorisé la journée : « on est moins seul pour affronter les choses dures » ; « le groupe permet de s'enrichir des réflexions des autres ».

• ce voyage fut-il une journée d'échanges ou une expérience solitaire ?

– la grande majorité des participants rapporte le souvenir d'une journée d'échanges avec les Déportés, comme entre enseignants. Cependant, une majorité soutient que ce fut aussi une expérience solitaire, et que cette conjonction fait l'immense intérêt de ce voyage.

Connaissance de la Déportation :

• quelle formation universitaire sur cette question ?

– Réponse unanime : aucune.

L'un ajoute : « j'ai découvert la Déportation en commençant à enseigner »...

• visites antérieures d'autres camps, information et motifs personnels ?

– Plus de la moitié des participants ont déjà visité d'autres camps, et sont en mesure de fournir des références documentaires significatives : aussi doit-on déduire que l'offre de l'Amicale atteint des enseignants déjà sensibilisés, dans une proportion significative.

Réinvestissement professionnel de cette journée :

– La Déportation occupe une place très restreinte dans les programmes. Majoritairement, les participants jugent que leur approche du sujet sera changée, parce que « les paroles entendues sont tout à fait restituables ». Un tiers d'entre eux ont déjà l'expérience, soit du Concours national de la Résistance et de la Déportation, soit de l'intervention de Déportés dans leurs classes.

Relations avec l'Amicale :

• des remarques sur le déroulement de la journée ?

– L'organisation, la documentation fournie ont à l'évidence satisfait l'ensemble des participants. Mais la gratitude exprimée va d'abord, et de loin, à la disponibilité et à la rigueur dont ont fait preuve tout au long de la journée les Déportés présents.

• conviendrait-il de convier au voyage des enseignants d'autres disciplines ?

– Les professeurs de philosophie, de lettres, d'allemand, les documentalistes sont cités.

• d'autres initiatives suggérées à l'Amicale ?

– Faire connaître les Déportés disponibles, par régions. Mieux faire connaître la documentation existante.

Mais ce n'est pas tout. Cette synthèse gomme inévitablement les mots chaleureux, les émotions précises, telle impression singulière, dont maint courrier était porteur. Nous avons lu et relu avec attention les parfois longs courriers qui accompagnaient l'envoi. Nous avons noté que, sur Internet, plusieurs sites d'enseignants d'Histoire rendent compte du voyage à Mauthausen et diffusent la bibliographie que nous avons fournie. Ceux qui nous ont écrit que le rempart est solide, oui, nous voulons les croire...

Aussi l'Amicale, pour l'automne 2000, on le sait, place-t-elle plus haut son ambition, de multiples façons : aux professeurs d'Histoire, associer des philosophes ; sur trois jours, et non un seul ; conjuguer enseignement secondaire et enseignement supérieur, articuler ainsi voyage d'étude et colloque ; aux côtés des Français, convier des Italiens, des Autrichiens, des Allemands, des Espagnols et des Tchèques. De sorte que, dans cette Autriche aujourd'hui incertaine, l'Union européenne fasse du site du camp de Mauthausen un lieu de réflexion sur notre mémoire et nos valeurs communes.



Le groupe des déportés accompagnateurs

Retour à Mauthausen

Je tiens tout d'abord à exprimer ma reconnaissance à l'Amicale qui m'a fait l'honneur de m'inviter au voyage à Mauthausen, organisé le 6 octobre dernier avec l'APHG.

Je tiens à dire aussi mon émotion au retour de ce voyage : revenir de Mauthausen, c'est d'abord penser à tous ceux qui n'en sont jamais revenus.

C'est aussi être renforcé dans la conviction que ce voyage est d'un intérêt fondamental pour les professeurs d'histoire. La visite du camp, commentée par ceux qui y ont souffert et ont vu y mourir leurs frères de captivité, permet de mieux comprendre ce qu'il fut dans toute sa cruauté.

Avec des textes, des photographies, des plans, on peut se faire une idée de ce que fut la vie des déportés à Mauthausen, mais il faut un contact direct avec les lieux et les témoins pour en prendre vraiment toute la mesure.

Ce contact est d'autant plus vrai que les déportés qui nous guident manifestent un souci constant de ne parler que de ce qu'ils ont vu et vécu personnellement. Cette volonté de rigueur et d'exactitude donne à leur témoignage une force considérable et une vérité poignante.

Le récit à la fois sobre et vivant du chemin de croix qui les a conduits de la gare au camp est saisissant : souvent dénudés pour éviter des évasions, ils avançaient au milieu des cris et des coups.

L'entrée dans le camp est empreinte d'émotion. Le portail se referme derrière nous avec un bruit sourd et nous nous trouvons face à un morne alignement de baraques. C'est de cet endroit que le commandant du camp montrait aux derniers arrivants la cheminée du four crématoire et leur disait que c'était la seule porte de sortie pour eux.

Puis c'est la visite des douches ou plutôt de ce qui en tient lieu. Le passage aux douches était en fait en premier supplice : les déportés agglutinés au centre de la pièce étaient soumis tantôt à un jet brûlant de vapeur, tantôt à une eau glaciale. Gare à ceux qui tentaient de se dérober : les gardiens postés sur les bords faisaient pleuvoir les coups. Comme nous le dit avec émotion l'un de nos guides, le premier coup était ressenti comme une humiliation, puis cela devenait une habitude, comme un élément de la vie quotidienne : coups parce que l'on a oublié de se découvrir au passage d'un représentant de la « race des seigneurs »...

Les poux et autres parasites faisaient aussi partie très vite de la vie quotidienne. « Nous nous grattions jusqu'à devenir comme des lapins écorchés » nous dit un des témoins. Les châlits, en planche étaient le « royaume des poux ».

La vie quotidienne c'était aussi l'attente interminable de l'appel que le froid et l'immobilité pouvaient transformer en un véritable calvaire.

Mais le calvaire absolu c'était la sinistre carrière, avec son « escalier de la mort », où les coups pleuvaient sur le dos des déportés à la descente mais surtout à la remontée, lorsqu'ils ployaient sous leur fardeau de pierres. En bas, les exécutions sommaires étaient fréquentes et le travail harassant était une véritable torture.

Non loin de là, sur un autre versant de la colline se trouve un autre espace de souffrance : le camp des malades qui était en fait un véritable mouvoir, où pouvait se donner libre cours le sadisme des médecins nazis.

Mais le comble de l'atroce se trouve dans un coin du camp : la chambre à gaz, que les nazis ont tenté de faire disparaître sans y parvenir. Nous sommes saisis par l'angoisse et l'émotion en pénétrant dans ce lieu sinistre et en écoutant l'ancien déporté qui nous guide et qui s'excuse presque de ne pas être témoin direct des gazages. Et pour cause...Ceux qui les ont connus ne sont plus là pour en parler. Toujours ce souci de rigueur et de ne raconter que ce que l'on a vu. Mais ceux qui ont pu revenir du camp ont bien vu leurs malheureux camarades partir vers la chambre à gaz et ne jamais en revenir.

Comme nous l'a rappelé Madame Chombard de Lauwe, des femmes ont aussi connu cet enfer de Mauthausen.

Face à ces traces incontestables des atrocités nazies, on ne peut s'empêcher de penser à cette ignominie qu'est le négationnisme. Prétendre que les chambres à gaz n'ont jamais existé ou qu'elles n'auraient servi qu'à « gazer les poux » est un crime contre la mémoire et contre l'histoire. La mémoire des témoins est une source essentielle pour les historiens, « le plus beau matériau de l'histoire » selon l'expression de Jacques Legoff dans Histoire et mémoire. En niant une évidence attestée par des traces du passé et des témoignages incontestables, les négationnistes sont non seulement, comme l'a dit Pierre Vidal-Naquet, des « assassins de la mémoire » mais encore des assassins de l'histoire. Il y a une objectivité du passé humain qu'on ne peut travestir sans perdre la qualité même d'historien. Ces gens-là n'ont pas le droit de se dire historiens. Il faut dénoncer clairement leur imposture.

Un moment fort du voyage est aussi celui du dépôt des gerbes au pied de deux monuments : celui dédié aux victimes françaises et celui dédié aux victimes espagnoles. On peut voir dans ce double hommage aux morts de Mauthausen un symbole européen qui mérite d'être élargi : le projet d'un voyage de professeurs européens en l'an 2000 répond à une telle aspiration. Que des professeurs français, allemands, autrichiens et des autres pays d'Europe puissent ensemble visiter le camp est essentiel à la fin d'un siècle au cours duquel notre continent fut déchiré par deux grandes guerres et assombri par la barbarie nazie.

Laurent WIRTH,

Inspecteur général de l'Education nationale (Histoire)

Le point de vue d'un accompagnateur

Le voyage organisé par l'Amicale pour les professeurs d'histoire, qui s'est déroulé le 6 octobre 1999, à Mauthausen, avait pour but la transmission de la mémoire à la génération suivante. L'utilité même des voyages impliquant en premier lieu les enseignants, qui, au début, pendant la préparation des premiers voyages, avait rencontré un certain scepticisme, n'est plus mise en cause par aucun des camarades. Nous savons que la transmission de la mémoire se fera par l'école ou qu'elle ne se fera pas. La mémoire familiale n'est pas suffisante. Les ensei-

gnants parviendront-ils à assumer ou non cette tâche, ceci dépend, en partie, des associations de déportés. L'Amicale de Mauthausen y prend une part active.

Organiser le voyage de 120 professeurs et de déportés, n'était pas chose facile. Grâce à «nos généraux» Saint-Macary et De Bazelaire, l'Amicale a rempli cet objectif. Dans les réponses aux questionnaires qui nous sont parvenues, tous les participants, sans exception, félicitent les organisateurs qui ont réussi, dans un court laps de temps - une jour-

née -, à donner une image saisissante des camps de concentration nazis à travers l'exemple de Mauthausen. Comme «travaux pratiques» de cours, liés à l'aspect particulier du système concentrationnaire dans la deuxième guerre mondiale, ce genre de voyage se révèle indispensable. C'est ce que confirment les réponses aux questionnaires.

Dès la descente des cars, chacun subit le choc frontal de «l'architecture» du camp, avec ses murs de pierres, massifs, surmontés de tours aux toits qui rappellent des pagodes. «Quelle absurdité dans la construction!» remarque un professeur. En effet, l'entrée principale du camp correspond à l'idéologie nazie caractérisée par «la rigueur dans la folie». Le décor est là, la mémoire visuelle imprime les lieux qu'il s'agit de rendre parlants.

Les groupes se forment et les déportés témoignent: Laidet devant «le mur des lamentations», Choumoff, dans le bunker et la chambre à gaz, d'autres à la quarantaine ou dans les baraques; ils décrivent les fonctions de chacune de ces étapes. Les professeurs et les invités sont-ils conscients que c'est peut-être la dernière fois que le camp est présenté par des hommes et des femmes qui emploient le mot «je» en évoquant leur vécu. Dans les réponses aux questionnaires, il apparaît que la présence physique des témoins est essentielle. A certains endroits, par exemple au «camp russe» ou à la quarantaine dont il ne reste aucune trace matérielle, les anciens déportés, par leurs témoignages tentent de surmonter autant que faire se peut, ce handicap.

Le musée du camp ne semble pas remplir entièrement sa fonction par

manque de traduction en français des commentaires de photos et des documents exposés (on rencontre le même problème au musée de Melk). Il faudrait que l'Amicale y remédie bien que ceci pose des problèmes.

Le repas a permis d'instaurer le dialogue entre professeurs et témoins, dialogue direct, dialogue au cours duquel répondant aux questions individuelles, les déportés, par leurs témoignages personnels complètent la présentation collective et parlent de leurs luttes pour la survie. S'il y a un lieu de mémoire et de souffrance qui est spécifique à Mauthausen, c'est la carrière, ce sont «les 186 marches». Les témoignages de Gouffault, de Marie-Jo Chombard de Lauwe et de Laffitte font comprendre le travail inhumain, les souffrances, la mort, dont ce lieu a été témoin. Par leurs voix, ce sont «les pierres qui parlent».

Dans la «salle des drapeaux» après l'intervention de Dr Fischer, chargé par le gouvernement autrichien de la sauvegarde de Mauthausen comme lieu de mémoire pour les futures générations, nos amis Gavard, Saint-Macary et Laffitte ont fourni des explications complémentaires et ont répondu aux diverses questions posées par les participants.

Les professeurs, ont affirmé que, grâce à cette visite émouvante du camp de Mauthausen évoqué par les survivants, leur implication personnelle de transmission de la mémoire dans leur enseignement est devenue une évidence. C'était l'objectif recherché par l'Amicale qui avait organisé ce voyage.

Ernest Vinurel

EMILE VALLEY : suite à notre livre d'or

Louis Deble (Mauthausen 25313), Gusen (48270)

Nous dit combien il regrette de ne pas avoir été avec nous le 2 novembre dernier, au Père Lachaise et à la gare de l'Est, il était souffrant.

Il rappelle « les moments forts » qu'il a eu le privilège de partager avec Emile Valley, le bâtisseur et le rassembleur de notre amicale.

« Elève de l'Ecole nationale de la France d'Outre-mer (1946-1948), je fais rapidement la connaissance d'Emile Valley avant de découvrir, au fil des ans, ses qualités de cœur et son habileté à résoudre les conflits intérieurs inévitables dans une grande famille comme celle qu'il a su créer, l'Amicale de Mauthausen. »

En mars 1948, Louis Deblé rédige un mémoire consacré à l'univers concentrationnaire ; le jury accepte exceptionnellement ce mémoire dont un exemplaire est remis à l'Amicale.

« Par la suite, j'ai participé à une dizaine de pèlerinages à Mauthausen et chaque fois Emile Valley a eu la délicatesse de me donner la parole au nom de la délégation française. »

Louis Deblé effectue son premier pèlerinage en 1948.

« Mauthausen se trouvant en zone soviétique, nous étions logés dans des péniches à Linz sur le Danube. Ma mère partageait une cabine avec Mme Bellouard, dont le fils Pierre, arrêté à Bordeaux le 10 juin 1942, fut gazé à Gusen fin avril 1945. »

« A l'arrivée au camp de Gusen I où s'érigeaient déjà les premières villas à proximité du four crématoire en état de délabrement, sans nous être concertés, nous quittâmes nos vestes, Marcou et moi, et sous les yeux effrayés des gamins qui jouaient là, et sous le regard effaré de Mimile, nous nous mîmes, sans un mot, à arracher les plants de pommes de terre qui croissaient là, tout près du crématoire. »

« Je découvris au cours de ce pèlerinage les qualités humaines et affectives de Valley qui sut avec habileté, à plusieurs reprises, éviter, avec la population locale, de graves incidents. »

« Mon ministère de tutelle me donne exceptionnellement l'autorisation de me rendre en Autriche pour l'inauguration, en 1965, du Mémorial de Gusen. Je retrouvai, en cette occasion, le professeur Roger Heim, ancien de Gusen, notre président de l'époque.

« C'est ainsi et avec quelle émotion, à l'instigation de Valley, en pré-

sence de nombreux pèlerins français et italiens, que Jean Gavard et moi déposâmes, dans le four crématoire restauré, la gerbe souvenir des Français morts à Gusen I et Gusen II. »

Pour la commémoration par l'ORTF, en 1970 du XXVème anniversaire de la libération des camps de concentration, Valley met Louis Deblé en relation avec Christian Bernadac, fils de déporté, et directeur de l'ORTF à cette époque. Il s'agit de rappeler la mémoire du Père Grüber, originaire de Linz et anti-nazi de première heure, auquel les jeunes Français de Gusen restent très attachés. Une équipe de journalistes se rend à Linz et Gusen pour tourner une séquence.

« C'est ainsi que, en 1970, les téléspectateurs français purent découvrir sur leur petit écran, et à travers mon dialogue avec Bernadac, filmé sur place entre l'entrée du camp et le crématoire, l'action et le martyre du Père Grüber assassiné par le commandant du camp lui-même, Seidler, le vendredi saint, 7 avril 1944.

Tout ceci, grâce à l'initiative de Valley.

« Cette action entraîna la procédure de béatification du Père Grüber ; après quatre décennies de réticence autrichienne, l'inauguration le 5 mai 1995 d'une plaque apposée sur le Mémorial de Gusen abritant le four crématoire dans lequel le Père Grüber fut incinéré. Le 23 avril 1996 était présenté à l'Institut culturel autrichien de Paris le livre bilingue de Wolfgang Bandin : « Johann Grüber, Mauthausen-Gusen, 7 avril 1944. »

Malheureusement, la grande fatigue d'Emile ne lui permit pas de représenter l'Amicale, pas plus qu'à la réception à l'Ambassade d'Autriche, le 8 octobre 1996.

« Sans Valley, rien de tout ceci n'aurait été possible. »

Grâce encore à Valley, Louis Deblé participe avec Souchère, Rabatet à la Réunion internationale des Amicales du camp de Mauthausen, à Varsovie, en avril 1956. Il y rencontre le président du conseil des ministres polonais Cyrankiewicz, ancien de Mauthausen et visite pour la première fois Auschwitz. En escale à Prague, il rencontre Arthur London que nos amis n'oublient pas.

« Merci, Emile Valley, pour cette faveur et cette marque de confiance. »

M^{me} Midol-Métral (Ruffieu-01)

« Merci d'avoir rappelé ce que fut M.Emile Valley. Ceux qui ont connu les pèlerinages de la Toussaint se rappellent, et n'oublient pas, son courage, le dévouement qu'il manifestait aux familles. Avec l'abbé Varnoux, son ami, son aide, nous faisons, avec les déportés présents, des pèlerinages émouvants. Aucun monument n'était oublié, la Marseillaise était chantée devant les stèles. Malgré leurs soucis, leur fatigue, les jeunes du

voyage avaient toute leur attention. C'est M.Valley qui a fait en son temps toutes les formalités nécessaires au rapatriement des déportés morts après la libération. Il les accompagnait dans bien des coins de France après le passage à Strasbourg, entre autres à Ruffieu, Nantua. Merci à vous M. Valley et à tous ces camarades qui vous ont aidé en toutes circonstances. »

DISPARITION DE DEUX VETERANS DE LA 11^e DIVISION BLINDEE US

Le colonel Richard R. Seibel

C'est avec beaucoup de retard que nous avons appris que le 21.1.1999 s'était éteint à 91 ans, dans sa ville natale de Défiance, Ohio, le colonel Richard R. Seibel, dont les troupes de la 11^{ème} Division blindée (Armored Div.) libèrent notre camp. Après l'arrivée le 5 mai de la patrouille de reconnaissance du sergent Albert Kosiek, lui-même se rendit au camp, dès le lendemain matin, pour juger de la situation imprévue et effroyable que l'on sait, il suffit de rappeler le nombre de 700 corps sans vie, parmi 19 000 survivants, dont beaucoup de malades, de mourants... Dans la journée il en prenait le commandement ayant à faire face à une situation redoutable d'autant plus que totalement imprévue. Immédiatement, il demanda à tous ceux d'entre nous s'étant armés de déposer leurs armes.

R. Seibel écrivit lui-même en 1980 : « Les mots manquent pour décrire le choc que fut pour nous la vision de ces êtres humains mourants, de ces cadavres rangés en piles ou dispersés tout autour du camp. Beaucoup de nos soldats ne purent éviter de se sentir mal à leur vue ou à cause de l'odeur infecte qui régnait surtout au Sanitätslager (SL). Heureusement, je pus surmonter toutes ces impressions terribles grâce au travail écrasant auquel je devais faire face avec l'assistance de mes hommes et d'anciens détenus pour mettre de l'ordre dans cette situation tout à fait chaotique. »

Il était devenu le symbole de l'armée libératrice et c'est en tant que libérateur de Mauthausen qu'il reçut en 1946 la plus haute distinction de la république tchécoslovaque de la main du président Benès et en 1991 le prix décerné par le Conseil de l'Holocaust Memorial à Washington.

Mais il devait ce fait d'armes, la libération proprement dite, à la patrouille de reconnaissance qui au cours de ces opérations parvint à Mauthausen sans avoir reçu d'ordres de sa part. Après tout, il reconnaissait lui-même que c'est ensuite, sur ordre du général Dager, son supérieur, qu'il eut à prendre, le 6 mai, le commandement du camp libéré. Lorsqu'il prit la parole le 5 mai 1995 lors de la commémoration de la libération, invité par le gouvernement autrichien via l'ambassade des Etats-Unis, il n'avait pas été prévu de la présence dans l'assistance de quelques-uns de ses soldats parvenus à Mauthausen le 5 mai 1945, invités de leur côté par notre Amicale. Aussi les ignora-t-il. Ce qu'ils ressentirent, peut-être à tort, comme une ingratitude à leur égard.

Nous sommes reconnaissants de notre libération à tous les acteurs de la 11^{ème} Div. Nous devons à R. Seibel, alors lieutenant-colonel, son action personnelle qui permit aux survivants d'avoir des conditions de vie plus décentes et d'augmenter ainsi les chances de survie pour un certain nombre d'entre nous. Dès le début de sa présence de 35 jours à Mauthausen, il démontra de grandes qualités d'organisateur, associées à la célérité avec laquelle il prenait ses décisions.

Lui-même rappelait que « la tension qui existait vis-à-vis de certains prisonniers (les droits communs) était telle qu'il dut imposer une grande discipline, sans compter les querelles subsistant entre certaines factions politiques. Il fallut séparer les détenus par nationalités et les loger

convenablement ». Effectivement nous ne pouvons oublier que nous lui devons d'avoir pu quitter le 7 mai les conditions de quarantaine dans lesquelles nous nous étions retrouvés à plus de 1200 Français et Belges en avril 1945 à Mauthausen, pour être affectés aux blocks 12, 13 et 14.

Sa tâche était immense : « Il fallut procéder à la mise en terre des corps, mais aussi se préoccuper de nourrir les survivants de façon appropriée à leur état. Il fallait surtout prendre soin des malades, nettoyer le camp. En quelques jours furent livrés des tentes et l'hôpital de campagne où furent transférés les 5000 malades du camp et surtout du SL. Six de ces baraques furent alors incendiées à cause des maladies infectieuses et des conditions d'hygiène. Seibel fit venir 400 prisonniers de guerre allemands, non SS, tous des spécialistes en menuiserie, plomberie, électricité, etc... pour la remise en état du camp et, avant tout, la réparation des canalisations d'eau et de vidange éventrées... »

Il sut rapidement comprendre l'importance, grâce à son implantation parmi les détenus, du Comité international de libération dont l'aide s'avéra nécessaire pour faciliter l'accomplissement de tâches quotidiennes par des volontaires qu'il fallait pouvoir recruter parmi nous.

Réserviste, il eut une vie professionnelle dans l'industrie et ce n'est qu'en 1980 qu'il revint à Mauthausen.

Sur le tard de sa vie, il mentionna ce qu'il découvrit au camp de Mauthausen, notamment : « je vis la chambre à gaz, dit-il, ... et la salle particulière d'exécution où les prisonniers étaient pendus ou fusillés ... » Ses souvenirs de Mauthausen lui firent prendre conscience de sa qualité de témoin essentiel dans la découverte des atrocités des camps de concentration; à ce titre ses paroles résonnent dans l'ascenseur montant aux plus hauts étages de l'Holocaust Memorial à Washington.

Il entama alors une grande action dans les écoles locales, s'adressant aux élèves pour dénoncer toute forme d'intolérance, ayant un grand impact dû à son passé de guerre. « Ce n'est pas la guerre qui mènera la paix sur terre, leur disait-il, mais votre propre comportement quotidien, en surmontant vos certitudes et en respectant les croyances des autres. »

Il avait écrit : « L'inhumanité de l'homme pour l'homme existe. On ne peut permettre au monde d'oublier les abîmes dans lesquels l'espèce humaine put sombrer, de peur qu'elle n'apparaisse de nouveau un jour. Jamais je n'oublierai Mauthausen ».

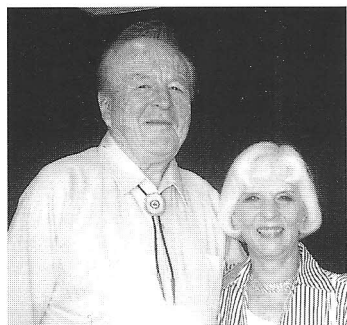
Nous n'oublierons jamais non plus son rôle dans la libération de Mauthausen, c'est ce que je voudrais exprimer ici à ses enfants au nom de notre Amicale

Pierre-Serge CHOUMOFF



Le colonel Seibel à la tribune sur la place d'appel le 16 mai 1945

Le sergent Edward A. Bergh



Edward Bergh nous a quittés subitement le 5 août dernier dans sa ville de Puyallup (état de Washington). Beaucoup l'ont connu, comme participant au pèlerinage du 50^{ème} anniversaire en 1995. Accompagné de son fils, il était dans ce groupe de nos libérateurs invités par l'Amicale à participer aux cérémonies en Autriche.

De retour aux Etats-Unis, il adressa à l'Amicale, au nom de ses camarades, l'attestation fixée depuis sur un des murs de notre siège : « Nous n'oublierons jamais les expressions chaleureuses de reconnaissance que vous nous avez adressées pour votre libération de Mauthausen. Nous sommes heureux d'avoir pu vous aider à retrouver votre liberté ».

Appartenant à une unité distincte de celle de Kosiek, deux heures après ce dernier, il était parvenu à Mauthausen le 5 mai, en compagnie

du sergent Lee Hens (qui prit la parole lors de la cérémonie de Gusen en mai 1995), chacun à la tête d'une patrouille.

Après les Ardennes en décembre 1944, puis la ligne Siegfried, la 11^{ème} division blindée était parvenue enfin en avril 45 à la frontière autrichienne après avoir rencontré des déportés de camps de concentration, survivants de « marches de la mort ». Mais, disait-il, il n'était pas préparé à découvrir Mauthausen avec ses morts vivants dans des conditions épouvantables, les piles de cadavres, les lieux de torture comme la chambre à gaz. De tout ce qu'il avait vu, il « gardait dans son cœur des cicatrices ravivées par les témoignages des survivants ».

Depuis une dizaine d'années, il était devenu si actif au sein de l'association des anciens de la 11^{ème} Armored Division, qu'il en fut élu président en 97/98. En septembre 98, j'ai participé à leur réunion annuelle à Cincinnati, où il m'avait demandé d'évoquer ce 5 mai à Mauthausen vu par un détenu, comme je l'avais vécu. Il rappela alors combien il était fier d'avoir contribué pour une part, aussi modeste soit-elle, à notre libération, restée inoubliable pour lui.

En combattant l'Allemagne nazie, son plus grand honneur est d'avoir « servi la nation », comme l'a écrit son fils. A sa femme Margaret, à sa famille nous exprimons au nom de notre Amicale, toute la sympathie que nous éprouvons pour celui qui était devenu notre ami Ed.

Pierre-Serge CHOUMOFF

L'EVASION DU BLOCK 20. 2-3 février 1945

Puisque nous allons célébrer le cinquante-cinquième anniversaire de la libération de notre camp, rappelons un événement qui marqua le début de cette année 1945.

En janvier 1945, huit cents Soviétiques occupaient la baraque 20, isolée du camp par de hautes murailles, cernée de miradors armés de mitrailleuses. Ces soldats, détenus K, devaient mourir d'une balle dans la nuque. Beaucoup s'éteignaient avant, victimes de la faim et des traitements barbares qui leur étaient infligés. La majorité des Soviétiques étaient des officiers aviateurs. Ils organisèrent, malgré leurs conditions de vie, un comité clandestin. Ils décidèrent une évasion en masse.

Quelques jours avant la réalisation de leur projet, les SS entrèrent dans la baraque, apparemment renseignés par des mouchards. Ils emmenèrent vingt-cinq hommes qui furent immédiatement exécutés.

Malgré tout, le 3 février à 0 heure 50, le plan fut mis en application.

D'après le rapport de la police criminelle de Linz en date du 3 février, 419 hommes réussirent à franchir la limite extérieure du camp. L'alerte étant donnée, une chasse à l'homme fut orga-

nisée par les SS, par tous les Autrichiens valides et armés, réquisitionnés pour une «chasse aux lapins» et soutenus par des colonnes motorisées venues de Linz.

La répression fut impitoyable. Les fugitifs retrouvés furent immédiatement exécutés.

Combien réussirent quand même à regagner leur pays après la guerre ? En 1960, on en comptait sept. Il faut mentionner là qu'une Autrichienne et sa fille ne dénoncèrent pas deux malheureux réfugiés dans leur ferme. Rares furent les habitants de la région qui eurent cette attitude.

L'exploit héroïque des détenus de la baraque 20 a fait l'objet de nombreux récits * et le sujet d'un film diffusé sur nos écrans, il y a quelques années.

Voici quelques photos de rescapés communiquées par Paul Le Caër qui nous a transmis l'article d'un journal soviétique de 1960, article dont nous avons tiré quelques passages.

* Relire le livre de Gordon J.Horwitz «Mauthausen, ville d'Autriche» - p.195 et la suite.



1



2



3



4

1. Mur extérieur sud et mirador attaqué par les évadés.

2. Intérieur du bloc 20 après l'évasion.

3-4. Victimes de la « Chasse aux lièvres » photos retrouvées par les américains sur les autrichiens chasseurs d'hommes.

6. Ivan Baklanow devant la porcherie où il passait la nuit et mangeait dans l'auge des porcs. Le jour il se réfugiait dans les bois.



SAMUEL BECKETT DANS LA RESISTANCE FRANÇAISE

Tout le monde connaît Samuel Beckett et sa célèbre pièce de théâtre « En attendant Godot ». Cet écrivain de langue française est né près de Dublin en 1906. Il est mort en France le 22 décembre 1989. Il a été inhumé près de sa femme décédée le 17 juillet de la même année, au cimetière Montparnasse.

Quand on examine une biographie de Beckett ou une chronologie de ses œuvres, on constate un vide entre 1939 et 1947. Où était Beckett ? Que faisait-il ? En septembre 1939, c'est en Angleterre qu'il apprend la déclaration de la guerre avec l'Allemagne. Il regagne la France : en 1937, il avait quitté l'Irlande pour Paris où il vivra jusqu'à sa mort.

En 1926, Beckett avait fait connaissance, à Dublin, d'un jeune professeur français, Alfred Péron, lecteur au Trinity Collège. Une grande amitié naquit et se développa entre eux. Puis en 1939, Beckett vit à son tour à Paris, à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm. Il retrouva Péron et les liens se resserrèrent entre les deux amis.

En juin 1940, c'est l'exode. Beckett fuit vers le sud de la France avec sa femme Suzanne, puis il revient à Paris.

Il y retrouve Péron qui, démobilisé, a repris son poste de professeur au lycée Buffon. Péron a été officier de liaison dans l'armée anglaise et garde des contacts clandestins avec Londres puis entre en résistance active. Il prend sur lui de recruter Beckett qui trouve tout simplement impossible de rester les bras croisés.

L'arrestation, le 21 août 1941, puis la disparition de Paul Léon, secrétaire de James Joyce, dont Beckett fut aussi le secrétaire et le traducteur, est certainement un des facteurs de la détermination de Beckett d'entrer dans le réseau où Péron joue un rôle très actif, le réseau GLORIA. Dans ce réseau, on retrouve aussi Suzanne Roussel, professeur au lycée Buffon, Pierre Weydert ancien élève du lycée et Simon Lahaye, professeur de philosophie.

Beckett fut chargé, au sein du réseau, de traduire et de compiler les renseignements et rapports collectés par les agents du réseau. Ces documents, microfilmés, étaient transmis à Londres.

Mais bientôt le réseau est trahi par un prêtre, au service de l'Abwehr, auquel on avait fait confiance. Le 15 août 1942, la Gestapo arrête Péron et d'autres membres du groupe. Un des agents arrêté craque et communique aux Allemands tous les noms qu'il connaît. Le réseau perd alors plus de cinquante de ses membres.

Prévenu par la femme de Péron, Beckett fait ses valises d'urgence, peu de temps avant l'arrivée de la Gestapo, et entame un périple qui le conduit d'abord chez Nathalie Sarraute dans la vallée de Chevreuse, puis en zone libre, à Roussillon dans le Vaucluse où il travaille comme paysan et vit uniquement des produits de la ferme.

Beckett attendra avant de rejoindre, en mai 1944, un maquis FFI. Il ne se sent pas très apte au maniement des armes.

Ce n'est qu'à la mi-juin 1945, en Irlande, que Beckett apprend la

mort de Péron. Celui-ci a été déporté à Mauthausen. Libéré par la Croix-Rouge, en avril 1945, il meurt en Suisse où il est enterré avec sept autres camarades au cimetière de Samedan près de Saint-Moritz.

Afin de revenir en France, Beckett se porte volontaire pour un poste d'économiste dans un hôpital irlandais à Saint-Lô. Dans un ouvrage qu'il lui consacre * James Knowlson pense « qu'il est difficile d'imaginer que Beckett aurait pu écrire les nouvelles, les romans, les pièces sortis de sa plume dans le maëlstrom qui s'empara de lui, sitôt la paix revenue, s'il n'avait été profondément marqué par la guerre, les expériences vécues pendant ces cinq longues années. »

Quand il écrit « En attendant Godot », en 1948-49, Beckett est sous le choc des terribles révélations sur les camps et les scènes d'horreur filmées par les libérateurs. Georges Loustenu-Lacau, survivant de Mauthausen où il a côtoyé Péron, vient de publier deux ouvrages qui décrivent cette ignominie et les pages consacrées à Péron y sont émouvantes. « Le qualificatif est faible » (Knowlson).

Beckett est modeste. Il est discret quant à son rôle dans le réseau GLORIA. L'arrestation et la déportation de son ami et de ses camarades ont provoqué en lui un choc terrible. Cela explique l'ignorance et l'absence de recherche des historiens français de la Résistance.

C'est grâce à l'obstination de ses camarades rescapés, dont notre ami Pierre Weydert qui nous a quittés le 2 août 1998, que la vérité fut révélée et reconnue.

Notes :

– Nous remercions Patrice Weydert, fils de Pierre, de nous avoir transmis le bulletin de juin 1999 de l'Association des élèves du lycée Buffon

– Nous pensons que M.Jean-Claude Gabriel (titulaire de la médaille de la Résistance et de la Croix de guerre), nous pardonnera d'avoir largement tiré partie de l'article qu'il a publié dans ce bulletin (du lycée Buffon).

– Pierre Weydert écrivait dans le bulletin 256 de notre Amicale (octobre 93) : « Les années passèrent, Beckett confia beaucoup de choses sur sa vie d'avant-guerre et en particulier sur son ami Péron à un collaborateur et ami, le professeur Knowlson. Après la mort de Beckett, ce dernier se consacra entièrement à la vie et à l'œuvre de Beckett. Il fonda « The Beckett International Fondation ».

Il chercha des rescapés du réseau Gloria. C'est par une annonce dans un journal de déportés qu'il noua le contact. Il débarqua à Paris et au cours de longs entretiens qu'il eut avec nous, il s'intéressa de plus en plus à la Résistance et à la Déportation. C'est pourquoi, il était avec nous au dernier voyage des professeurs à Mauthausen. Cette visite l'a beaucoup ému et l'a convaincu de porter témoignage en mémoire de tous ceux qui sont tombés pour la liberté. »

– Beckett a été homologué comme agent P1 (agent permanent), à Londres, de septembre 1941 à août 1942.

* Référence : « Beckett » par James Knowlson, édition Solin, Actes Sud, février 1999. (en français)

UNE PIERRE DISPARAIT PUIS REAPPARAÎT

Louis-Robert BASTIAN (Gusen I, 59533) nous faisait part dans le bulletin 275, de juin 1998, de son amertume.

En 1985, il avait rapporté de Mauthausen une pierre portant, « en larmes de sang » le nom du camp et l'avait déposée au monument aux morts d'Etrembières (Haute-Savoie) en mémoire de ses camarades déportés. Après Noël 1997, la pierre avait disparu. En février 1998, les autorités locales qui avaient été informées du « délit » n'avaient pas réagi.

Le 26 juin 1999, BASTIAN nous écrit pour manifester son soulagement : la pierre a été retrouvée. Le monument aux morts sera déplacé. Selon la mairie, « il est prévu de le mettre en bonne place dans un parc prévu à l'emplacement de la ferme Grenat. Le choix de ce lieu est un symbole du fait que le nom des quatre frères Grenat figure sur le monument aux morts. Ils habitaient cette ferme qui fut le lieu de leur arrestation. »

L.R. BASTIAN : « Le plus âgé, René Grenat, était mon chef de Résistance et Léopold Grenat avait participé avec moi au stage de cadres au chalet de la Cola (commune de Manigot). »

En janvier 1944, notre ami avait été arrêté avec sept de ses camarades dont les frères Grenat. Six déportés moururent à Mauthausen, un autre, Albert Grenat, disparut à Auschwitz. Bastian fut le seul rescapé.

Madame le Maire d'Etrembières écrit à notre ami, le 4 mai 1999 : «...la pierre que vous aviez déposée après un pèlerinage au camp de Mauthausen sera remise en place avec le Monument aux Morts. Le Conseil municipal a décidé depuis longtemps que le nouveau parc créé portera le nom des frères Grenat. »

Tout est bien qui finit bien.

MAUTHAUSEN DANS LE SYSTEME CONCENTRATIONNAIRE ALLEMAND

Le système des camps de concentration et des camps d'extermination est devenu, après 1945, la marque caractéristique du national-socialisme. Le camp de concentration était une institution qui avait un pouvoir illimité en ce qui concernait l'élimination des personnes « inutiles » et « superflues » et servait ainsi les objectifs sociaux, politiques, idéologiques et économiques du régime national-socialiste. Le complexe des camps Mauthausen-Gusen, installé respectivement en août 1938 et en juin 1940, était une partie très importante de ce système qui s'étendait sur toute l'Europe. A l'origine, les camps étaient destinés à maintenir en détention les ennemis réels ou supposés du national-socialisme et à utiliser la force de travail des détenus dans les carrières pour extraire le matériel nécessaire aux constructions de prestige du national-socialisme. Le complexe des camps servait, dans sa première phase, à l'extermination physique de l'adversaire politique et idéologique. Le taux de mortalité des détenus de Mauthausen/Gusen, jusqu'à la fin 1942, était un des plus élevés dans les camps de concentration, à l'intérieur du territoire allemand. Ce taux de mortalité extrêmement important était la conséquence de la stratégie des SS de mobiliser la force de travail des détenus par la terreur systématique sans fournir à ceux-ci des conditions d'existence qui auraient permis leur survie.

Cette stratégie de « l'extermination par le travail » n'était pas en contradiction avec les intérêts économiques des SS car après le déclenchement de la guerre, en expédiant de nouveaux groupes de personnes dans les camps, on pouvait remplacer facilement les détenus « usés » ou « morts ».

La fonction de Mauthausen/Gusen comme « camp de la mort » a été attestée officiellement par son classement en 1941 dans la catégorie III, seul dans cette catégorie, destinée « aux détenus sur qui pèsent de lourdes charges, des criminels récidivistes, des asociaux, c'est à dire des détenus à peine rééducables » - (décret du chef du SIPO et du SD du 2/01/1941) - ce qui signifiait en même temps les pires conditions de vie.

Dachau et Sachsenhausen étaient primitivement classés en catégorie I et étaient destinés « aux détenus sur qui pesaient des charges légères », Auschwitz, Natzweiler, Buchenwald, Flossenbourg, Neuengamme et Gross-Rosen étaient classés en catégorie II et recevaient des détenus « sur qui pesaient de lourdes charges ». Ces catégories n'eurent, au cours de la guerre, qu'une signification très limitée. Le KZ Mauthausen et surtout Gusen avaient, dès 1940, de l'avis unanime, la fonction de « camps de meurtres » et, si on le compare avec les autres camps qui se trouvaient sur le territoire du Reich, les détenus avaient, de loin, les pires conditions de captivité.

Par les mesures d'extermination étaient concernés, en premier lieu, les Juifs - (aucun des 1600 Juifs arrivés au cours de l'année 1941 à Mauthausen n'a survécu au-delà de quelques mois) - puis les prisonniers de guerre soviétiques, les Polonais, les Républicains espagnols, les Tziganes et ceux qu'on désignait sous le nom de « détenus de sécurité » qui



étaient envoyés au camp à la suite d'un accord entre le Reichführer SS Himmler et le ministre de la justice, Otto Thierack, pour y être exterminés par le travail.

Si les camps d'extermination étaient « les expressions les plus conséquentes et les plus meurtrières de l'univers concentrationnaire », alors Mauthausen se trouvait à la frontière des « usines de mort » et de l'instrument industriel du « tapis roulant » de l'extermination. Cette frontière se trouvait là où il existait une différenciation entre « l'extermination immédiate » et « l'extermination par le travail ». Tel était le cas de Mauthausen.

D'après Florian Freund (traduction) - *extrait d'un projet d'études commun entrepris avec Bertrand Perz et Karl Stuhlfarrer pour une recherche sur les meurtres par gaz toxiques à Mauthausen.*

Notes :

L'emploi des détenus des KZ dans l'industrie d'armement à partir de 1943 a conduit à l'installation de nombreux commandos extérieurs à Mauthausen et à une augmentation importante de l'effectif des détenus. Au début 1943, il y avait environ 14000 détenus à Mauthausen et dans ses camps extérieurs ; ce nombre a doublé début 1944. Jusqu'en octobre 1944, on atteignait 73000 détenus. Avec l'évacuation des camps de l'Est face à l'avance de l'Armée Rouge, ce chiffre atteignit son point culminant avec 84000 détenus.

(Florian Freund, Bertrand Perz : « Travailleurs étrangers et détenus des KZ en Autriche »)

réf : Falk Pingel : « Détenus sous le règne des SS. » Gehrard Armanski : « les machines de la terreur ».

LE CHANT DES MARAIS

Dans un roman d'Anne Michaels (*Flammarion*) – « *La mémoire en fuite* » – dont les principaux personnages sont d'anciens déportés, l'un d'eux prononce cette phrase : « L'air des petits soldats des tourbières, le fameux « *Morsoldaten* », c'est le premier chant que l'on a entonné au camp de Börgermoor, ce chant-là qui appartenait aux Juifs, et rien qu'à eux, se répandit comme une traînée de poudre d'un camp à l'autre. » (p. 323). Nous sommes restés en arrêt devant cette affirmation. Les romanciers et les cinéastes diffuseront dans le grand public, au cours de décennies à venir (nous le souhaitons !) le souvenir des années noires du nazisme. La fiction n'empêche pas la vérité, et nous formons le vœu qu'honnêtement ils la respectent.

Voici donc l'origine du « *Chant des Marais* ».

J. PEYRAT

Sur les traces des « *Soldats des Marais* »

Séminaire du 5 novembre 1994, à Papenburg

Le Chant des marais

est le chant de tous les détenus survivants des camps de concentration hitlériens. Traduit en beaucoup de langues, ce chant est devenu le symbole de la lutte contre la terreur national-socialiste. Il n'y a que peu de personnes connaissant l'origine de ce chant et les « *soldats des marais* ».

Le chant fut créé, en 1933, au KZ Börgermoor près de Papenburg dans l'Emsland(1). Ce camp fut un des pre-

miers camps de concentration érigés par les nazis. Au total 15 camps de concentration furent créés dans l'Emsland, très peu de temps après la prise du pouvoir; on y incarcéra les ennemis du régime en « *détention de sécurité* ». Parmi eux se trouvaient de nombreux ouvriers d'Essen et des villes d'alentour du bassin de la Ruhr. Ils devaient y travailler la tourbe dans des conditions inhumaines et à la merci des SA et des SS. Les sociaux-démocrates Wilhelm Leuschner et Julius Leber étaient des soldats des marais, comme l'était Friedrich Ebert, le fils du président du Reich. Le président de la Fédération des Ouvriers de l'industrie minière, Fritz Husemann, a été abattu lors d'une « *tentative d'évasion* » au camp d'Esterwegen. Carl von Ossietzky était détenu à Esterwegen lorsqu'il reçut en 1939 le Prix Nobel de la Paix. Il est mort des suites de sa détention dans les camps. Parmi les détenus d'Essen, il y avait le ministre prussien des affaires sociales, Heinrich Hirtsiefer.

Lors de sa libération du camp de Börgermoor, l'antifasciste Otto Gaudif de Mülheim-sur-la-Ruhr a pu passer clandestinement une copie du Chant des Marais. Elle se trouve encore aujourd'hui dans la Vieille Synagogue d'Essen.

(1) N.d.T : l'Ems est un fleuve du nord-ouest de l'Allemagne à la frontière de la Hollande, à ne pas confondre avec la dépêche d'Ems qui a été signée à Bad Ems, ville près de Coblenche.

DU PELERINAGE DE LA TOUSSAINT (novembre 1999)

Lauréats de l'édition 1999 du concours départemental de la Résistance et de la Déportation, quatre élèves du lycée Saint-Félix de Nantes ont suivi ce douloureux chemin de la mémoire.

Fabrice : « *Il existe dans l'Histoire des traces indélébiles dont il faut cependant raviver le souvenir afin que ce dernier ne s'éteigne jamais...J'ai vécu ce voyage comme un appel à la tolérance et au respect de l'autre.* »

Aurélié et Nelly : « *Approcher la folie humaine est impressionnant...Tous les jeunes devraient visiter ces lieux de mémoire, pour mieux comprendre et éviter que de tels massacres se reproduisent.* »

Vincent, plus politique : « *Témoignages et visites ont renforcé mes convictions sur le combat incessant à mener contre les privations de liberté et les doctrines fascistes. Gare! Si le fruit du IIIe Reich a pourri il y a plus de 50 ans, l'arbre est toujours debout et ses germes continuent de pousser un peu partout dans le monde, jusque sur le sol français.* » (Ouest-France, vendredi 12 novembre 1999 - 2 pages)

De Vincent DEMELLE, fils de Jean DEMELLE, Mle 97942, mort à Melk le 11 janvier 1945.

Dax, le 8.11.99 « *L'organisation du voyage a été remarquable ; soyez-en remerciés du fond du cœur...pour mes sœurs et moi, notre grand regret est de ne pas avoir connu votre association plus tôt et de ne pas être venus très vite après la guerre. Nous aurions pu connaître des déportés qui ont connu notre père dont l'abbé Varnoux qui a tellement aidé les déportés de Melk à vivre et aussi à mourir.*

Nous vous félicitons pour le travail d'information que vous faites auprès des jeunes. Croyez bien que, de notre côté, nous allons agir auprès de nos enfants et petits-enfants afin qu'ils connaissent l'histoire de la Déportation et, en particulier, celle de leur grand-père et arrière grand-père.

Maintenant que nous connaissons grâce à vous, les lieux où il a souffert et où il est mort avec des millions d'autres pour la liberté de leur pays, nous allons les inciter à rejoindre notre amicale et à visiter ces lieux. Il faut que cela reste dans la mémoire de tous et que l'on continue à dire : « Plus jamais ça. » »

Encore un grand merci ! »

Disparition tragique du maire-adjoint de Lagenstein

Nous avons appris la mort accidentelle, due à l'explosion d'un wagon de marchandises en gare de Linz, de Hans Klonger, membre très actif de l'« Arbeitskreis für Heimat-Debkmal - und Geschichtspflege St Georgen/Gusen ». Il représentait sa commune dans ce groupe associatif réunissant toutes les associations locales œuvrant pour une meilleure connaissance, et souvent redécouverte, de l'histoire de leur pays à l'échelle locale.

Gusen I se trouvait sur le territoire de Langenstein dont Hans Klonger était maire adjoint. A ce titre, il assistait aux cérémonies de Gusen, toujours prêt à apporter son concours et celui de sa municipalité, comme par exemple l'utilisation de locaux communaux ou l'aide des pompiers. Il jouait un grand rôle comme

animateur du jumelage de Langenstein avec la ville italienne de Sesto San Giovanni (région de Milan). Il était très sensible à la nécessité de préserver la mémoire des événements dont Langenstein/Gusen fut le théâtre, en contribuant ainsi à l'édification de la jeunesse locale par une connaissance d'un passé longtemps occulté. Nous perdons en lui un ami et j'exprime ici, au nom de notre Amicale et du Comité International de Mauthausen, à sa famille et à tous les membres de ce groupe associatif, notre profonde sympathie.

Pierre Serge CHOUMOFF

Vice-Président du Comité International de Mauthausen

Communiqué rectificatif

Dans le bulletin 281, nous avons publié le compte rendu d'un voyage à Mauthausen des lauréats de Haute-Garonne. Il était écrit : «Nous avons été entourés ... de Pierre et Moune Laidet,

J.M Lavigne... déportés et résistants pendant la Seconde guerre mondiale.» Moune Laidet, épouse de notre ami Pierre tient à ce que nous précisions qu'elle n'a pas été déportée.

VOYAGE DU SOUVENIR AU LOIBL-PASS (SLOVENIE)

Du Vendredi 2 au Dimanche 4 Juin 2000

Le voyage du souvenir au Loibl-Pass se limitera cette année à notre présence à la cérémonie internationale du samedi 3 juin 2000. La délégation française sera conduite par Jean-Baptiste Mathieu

- Départ par avion de Paris le vendredi 2 juin
- Retour par avion le Dimanche 4 juin à des horaires non encore arrêtés.

Le programme sera mis sur pied en conséquence, les personnes intéressées voudront bien retourner le bulletin d'inscription ci-joint avant le 20 avril 2000.

BULLETIN D'INSCRIPTION

A retourner à l'amicale de Mauthausen avant le **20 avril 2000**
accompagné d'un versement de **500 francs par place réservée**

Nom

Prénom

Adresse

.....

.....

Téléphone :

Vous êtes :

DEPORTE

FAMILLE

VEUVE

AUTRE

Quel commando :

Vous êtes famille de déporté mort en déportation

OUI

NON

NOS PEINES

Décès des Déportés

- ARESTE José** - Mauthausen
BERGUERRIA- AGON Marcelino
BONDON René - Gusen -48789
BONET-DOMINGUEZ José - Steyr - 4229
CESPEDES-FERNANDEZ Juan - Gusen - 4394
DUBUC Joseph - Loibl-Pass -26687
FOUGEROUSSE André - Melk - 62315
FRUTOS Pierre - Gusen - 4009
FUENTE (de la) Florencio - Steyr 5005
GUTIERREZ-SERRA Justo - Gusen - 10898
HERNANDEZ-FRUTOS José - Mauthausen - 4340
LALLEMAND Pierre - Melk -98461
MERCIER François -Mauthausen -60284
MOTTUEL René - Mauthausen -53938
PUERTO Antonio - Gusen -3564
RENARD Emile - Schewat - 26811
RUBIO Antonio - Mauthausen -2356
TAVERNIER Jean - Loibl-Pass -28591
TELECHEA-VILLAGRAZ Hilario - Gusen -3443
THOZET Pierre - Gusen - 60636
TOULET Jacques - Wiener-Neudorf - 34630
VENEGAS César - Mauthausen

Décès dans les familles de nos camarades

- DEBERGUE Raymonde** - veuve de **DEBERGUE Marcel** - 26843
DELVEZY Olivier - petit-fils de **BRETON Maxime** - 26878
MARLIN Suzanne - veuve de **MARLIN Gaston** -98612
PIGNARD Marianne - veuve de **PIGNARD André** - 40053
QUER Marie - veuve de **QUER Hyacinthe** - 6733
VEZES Joséphine - veuve de **VEZES Gaston** -60670

A toutes nos familles, nos amis, nos camarades, nous présentons nos sincères condoléances et les assurons de notre sympathie.

NOS JOIES

Naissance

CINDY - petite fille de **BARAFFE Roger** - Gusen - 89066

Toutes nos vœux de bonne santé au bébé, nos félicitations aux parents, grands-parents.

N° d'enregistrement à la Commission Paritaire 61 D 73

DECORATION

Notre ami **HENRY Georges** a obtenu la médaille militaire et la Croix de guerre avec Palme 39-45..

Nos vives félicitations à notre ami pour cette distinction bien méritée.

QUI A CONNU ?

FISCHER Georges - 133839 - déporté à Ebensee et travaillant au sous-kommando de Solvay.

Contactez son neveu : Stéphane FISCHER au 01.49.62.59.54

PIATTI Lucien - 62961 - arrêté à Clermont Ferrand le 12/01/44 - Décédé à Hartheim le 19/09/44. - Contacter son frère - Roland PIATTI - L'Aria - BP601 - 38150 CHANAS

L'amicale adresse une pensée affectueuse à nos camarades du Rhône ayant en ces moments de sérieuses difficultés, surtout dues à des problèmes de santé, avec l'espoir pour tous d'un rétablissement rapide. Il s'agit de Mr et Mme Roger Ripoll, de Mr et Mme Henri Lalisse, de Mr et Mme André Taillandier, de Mr et Mme Marcel Vinez, de Mr et Mme René Mottet et de Mr Robert Deloule.

Jean Mansching

PIERRE THOZET (1915-2000)

Pierre Thozet a été militaire toute sa vie, jeune engagé en 1935, il quitte l'Armée de Terre en 1975 comme général de division et crée alors une société de sécurité. Il a gravi tous les grades, il a servi sur tous les théâtres d'opération, ce qui pourrait suffire à tracer sa biographie mais il a été plus que cela. Résistant, déporté à MAUTHAUSEN-GUSEN, il ne l'a jamais oublié au long de sa vie et particulièrement quand il a exercé de hautes fonctions à la Sécurité militaire. Sa sûreté de jugement, sa mesure, nées de son expérience concentrationnaire, ont évité ou atténué bien des drames.

Ami d'Emile Valley avec qui il était toujours en contact, il a été de l'équipe qui entourait notre secrétaire général à la tête de l'Amicale : le Père Riquet, P.Picot, J.Laithier, L.Ané, F.Ricol, M.Hacq, M.Corbin, R.Renard, M.Simon et tant d'autres aujourd'hui disparus.

Quelques-uns se souviendront de sa dernière apparition au pèlerinage de 1997 où, à peine remis d'une grave opération, revenant pour la première fois au camp, il avait tenu à dire bien haut ses convictions devant le monument français. Il vient de nous quitter sans que nous ayons pu lui dire un dernier adieu.

VOYAGE DU SOUVENIR ET CONGRES DU JEUDI 4 AU MERCREDI 10 MAI 2000

Nous serons plus de 300 à ce grand rassemblement fraternel des anciens déportés et de leurs proches que nous avons présenté pour la première fois en janvier 1999 et dont nous avons parlé dans chaque bulletin. Les participants ont reçu, avec la demande de confirmation de leur inscription, le programme général des activités. Le dossier du Congrès et un programme détaillé sera remis à chacun lors de son départ de France ou au moment de son arrivée à Linz. Un compte rendu paraîtra dans le bulletin de juillet.

« Transformer un camp de concentration en salle de concert serait la marque d'un incroyable mauvais goût » juge Ioan Holender, directeur de l'Opéra de Vienne, après l'invitation lancée à l'orchestre philharmonique pour l'anniversaire de la libération de Mauthausen.

Article du « Monde » - 10 mars 2000

SOUSCRIPTION EXCEPTIONNELLE

ASSURER L'AVENIR

BOYER Jeanne
 GAVARD Isabelle
 GELIN M

MALLET Christiane
 PLOUGET Louis
 VELU Daniel

Total de la souscription depuis octobre 1998 : 79410 francs